

## INITIATION À L'HISTOIRE MÉDIEVALE - FICHE DE LECTURE

*John W. Baldwin,*

Les langages de l'amour dans la France de Philippe Auguste

L'historien américain John W. Baldwin, né en 1929 et actuellement professeur à l'université Hopkins de Baltimore, s'intéresse à l'amour et la sexualité sous le règne de Philippe Auguste, période dont il est spécialiste.

En guise d'introduction, l'auteur souligne l'intérêt de cette étude, en insistant sur le fait que la sexualité est un aspect non négligeable de la vie quotidienne de tous, du paysan à l'aristocrate, et qu'elle a souvent été au cœur de conflits politiques, notamment avec la papauté, qui ont déchiré le pays. On pourrait ajouter certaines considérations psychologiques selon lesquelles les pulsions sexuelles sont un des principaux moteurs du comportement humain. Outre une meilleure compréhension de la société médiévale, cette étude éclaire l'histoire de notre société dans son ensemble et en particulier son rapport à la religion car c'est à cette époque que l'Eglise a jeté sur cette activité banale un tabou qui perdure encore.

Dans le flot d'ouvrages traitant de la vie privée et de la féminité au moyen-âge résultant des mouvements féministes de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, cette œuvre se veut centrée sur une période et un lieu précis, en résonance particulière avec le sujet étudié : l'auteur analyse la France du nord aux alentours de 1200, période cruciale où la mésentente sexuelle du nouveau couple royal donna au roi Philippe Auguste l'envie de rompre son mariage, ce qui valut à la France d'être privée d'églises pendant 6 mois par décret papal.

L'historien mobilise des discours divers pour traiter aussi intégralement que possible de cet aspect omniprésent du quotidien et en particulier de son rapport à la femme. Il présente dans une longue introduction ses sources avant d'offrir une analyse complexe des enjeux sociologiques de l'amour et de la sexualité. C'est sur ces parties que nous allons nous attarder, en tâchant de mettre en relief le rapport entre sexualité et société à la lumière de l'ouvrage de Baldwin<sup>1</sup>. Dans une seconde partie, il aborde plus en détail certains aspects de l'acte amoureux en tant que tel, comme l'anatomie, le désir, le coït ou encore la procréation, avant de livrer ses conclusions personnelles.

---

1 Résumé de l'ouvrage et analyse personnelle sont mêlés pour un plus grand confort de lecture.

# I] Etudier l'intimité : sources et méthodes

Dans une telle entreprise se pose pour l'historien la question de savoir comment rassembler des sources traitant d'un sujet aussi intime. Dans un souci de polyphonie, Baldwin mobilise des discours s'attardant aussi bien sur les conceptions religieuses, scientifiques et littéraires de la sexualité, que sur sa dimension sociale. On déplorera l'absence de sources quant à la vie de la paysannerie dont la communication était principalement orale.

Les sources montrent les paysans comme exclus de la cour d'amour, centrés sur leur travaux, et satisfont leur sexualité comme des animaux. La rigueur des paysannes justifie le viol à l'intérieur de cette classe sociale. Quand il s'agit d'amour, ils sont remplacés dans la division de la société en trois ordres par les bourgeois, desquels ils sont parfois rapprochés dans les fabliaux.

Le public de ces discours comprenait des femmes, mais la plupart des auteurs étudiés sont des hommes. Ce monopole masculin des sources est une problématique classique de l'historiographie sociale médiévale, que l'historien tente de pondérer par l'usage d'écrits de Marie de France et Marie d'Oignies, afin de s'éloigner autant que possible des préjugés et intérêts qui teintent plus ou moins consciemment les discours masculins.

Quant aux méthodes d'analyse de ces sources, Baldwin s'efforce de restituer au mieux le sens profond des discours par l'étude non seulement du contexte mais aussi des passages sous silence, sans négliger leur dimension orale. L'approche plurielle se porte avant tout sur les constructions culturelles en niant l'application d'une théorie unique. Il ne souhaite pourtant pas procéder à une exploration herméneutique littéraire, mais plutôt rechercher dans chaque texte le rapport à son domaine sans se pencher sur les autres interprétations possibles pour centrer son étude sur la véracité historique.

## ***Une société déchirée par les réformes de l'Eglise***

L'étude de la relation entre Eglise et sexualité est cruciale, à une époque de grandes réformes où la chrétienté cherche à affirmer sa mainmise sur les moeurs. Depuis le nouveau millénaire, l'Eglise avait affirmé sa volonté de créer une doctrine universelle et uniforme dans le domaine matrimonial, qu'elle étend sur la société par le haut (influence sur le roi). Elle décrète comme seul cadre convenable de la sexualité le mariage chrétien, monogame et indissoluble. Le débat sur le fondement du mariage (consentement ou consommation) s'articulait donc autour de la sexualité. Une autre réforme vivement débattue est l'obligation de chasteté pour l'intégralité du clergé, qui peine à se mettre en place. Ces réformes constituent les principaux débats de société de l'époque et soulèvent de vives polémiques en provoquant une forte opposition.

Le monde religieux est représenté par Pierre le Chantre, maître de théologie. Candidat à de nombreux évêchés, il sera désigné juge délégué du pape et tranchera dans

le divorce de Philippe Auguste. Baldwin étudie ses cours et ses débats sur les textes sacrés par le biais de deux de ses élèves, Robert de Courson et Thomas de Chobham, rédacteurs de ses travaux. Les textes sont donc didactiques et destinés à de futurs membres du clergé. Figure d'autorité au XII<sup>e</sup> siècle, leur école de pensée perdra son éclat par la suite lors de la redécouverte d'Aristote.

Ses idées sont héritières de la tradition augustinienne : son approche considère la sexualité dans le cadre du mariage et semble s'opposer aux autres théologiens de l'époque. Le choix de la philosophie d'Augustin est particulièrement pertinent pour notre sujet au regard de ses expériences personnelles avouées dans ses Confessions, et du fait qu'il a participé à beaucoup de polémiques qui seront ravivés au moyen-âge, actualisées par l'apparition des hérésies. Si les théologiens médiévaux admettent que tout acte charnel est teinté du péché originel, ils s'appuient sur les textes sacrés pour prôner le mariage et la reproduction face à des hérétiques soutenant une abstinence radicale.

L'historien laisse également la parole à Marie d'Oignies, femme qui renonce aux privilèges de son mariage pour mener une stricte vie d'ascète qui renouvella l'idéal de sainteté féminin en ouvrant la voie de la religion à des femmes mariées et non vierges. Sa parole est toutefois transcrite par un homme, ce qui soulève la question de son authenticité.

### ***Une science balbutiante***

Baldwin étudie l'aspect scientifique et médical de la sexualité via un recueil paru aux alentours de 1200 nommé Questions salernitaines. Il résume les cours et questions traitées dans les écoles de Salerne, réputées pour être les meilleures écoles médicales d'occident au XII<sup>e</sup> siècle. Leur propos présente un lien étroit avec la traduction de traités arabes importés par Constantin l'africain. On peut donc prêter attention à la résonance dans leurs propos de la culture musulmane, exotique et très performante sur le point scientifique, en particulier sur les thèmes de la contraception et de l'avortement, très peu évoqués en occident sous la pression de l'Eglise. Toutefois, les sources étudiées ne se veulent pas opposées à la religion chrétienne.

Ces textes, marqués par l'influence d'Aristote, rétablissent la légitimité médicale de Galien de Pergame, qui s'intéressait aux causes profondes des maladies. Il s'agit ici de comprendre et d'expliquer les mécanismes régissant le fonctionnement du corps humain. La question de la gynécologie était au coeur des débats entre différents courants de pensée médicale dès l'antiquité grecque.

### ***Une littérature variée***

Sont mobilisées trois principales sources littéraires très différentes.

Il étudie d'une part l'oeuvre d'un chapelain de la cour royale, qui a pour but

d'instruire au sujet de l'amour, en le présentant et en prodiguant des conseils pour l'obtenir et le garder. Le dernier tome dresse de façon assez surprenante un catalogue d'arguments contre l'amour et les femmes. On y pressent les arguments théologiques classiques d'un chrétien de l'époque.

Toutefois, ce chapelain est un prêtre érudit qui mobilise de nombreuses sources et une grande culture, et qui semble parfois aller jusqu'à défendre l'adultère. Il s'est donc attiré une grande controverse. A la frontière du monde laïc qu'il étudie longuement et du monde clérical où il a une place dans l'enseignement, cette oeuvre se rapproche de comédies parodiques souvent assez crues en vogue dans le clergé de l'époque.

Il se place sous l'influence majeure d'Ovide, traduisant l'impact directe de l'antiquité sur le monde médiéval. Ce maître de la question amoureuse reconnu du clergé, bien que sceptique à propos de la moralisation de l'amour, fut aussi auteur de nombreux ouvrages didactiques sur la question. Il est intéressant de voir que ses textes prônant parfois ouvertement l'adultère et le sexe restent enseignés à une époque de moralisation de l'amour, et de plus à des clercs voués au célibat. L'enseignement de l'art de l'amour est en effet ressenti comme moralement indifférent car il permet aussi bien l'amour que de s'en détacher. C'est l'usage du savoir acquis qui importe. Il mène à la sagesse et permet de déjouer les pièges de l'amour.

Baldwin étudie également des romans vernaculaires, retranscription de beaux chants traitant de l'amour (pastourelles ou *fin'amors*) pour des cours aristocratiques. Largement inspirés de la légende de Tristan et Iseut, ces textes centrés sur l'amour traitent d'adultère et de mésalliances, répondant aux institutions chrétiennes sur le thème du mariage. En effet, le mariage y est souvent présenté comme une fin désirable même pour une liaison initialement adultère. Le langage utilisé est soigné et utilise des euphémismes pour éviter la vulgarité, rendant parfois plus hasardeuse la compréhension des phénomènes sous-jacents.

En plus de Jean Renard, la parole est laissée à Marie de France, auteur de lais offerts à un roi qui explorent différentes situations amoureuses, en particulier extramaritales. Elle revendique sa féminité, ce qui offre une occasion d'étudier une voix authentiquement féminine.

L'historien mobilise finalement un genre littéraire qui s'est développé en France du Nord au cours du XIII<sup>e</sup> siècle : les fabliaux. Ces courtes pièces en rimes sont très souvent centrés sur des intrigues sexuelles et présentent souvent une morale explicite, en rapport avec la vie quotidienne, rarement pieuse ou bienséante. Il s'agit probablement de coucher sur papier les histoires transmises par le bouche à oreille.

Ce genre littéraire traite un vaste pannel social : paysans, bourgeois et clercs y sont peints dans leur intimité, sans détour, dans un langage direct et vulgaire, sans doute pour choquer et faire réagir le public. Adultères et pratiques sexuelles atypiques sont l'occasion de soulever le débat de la misogynie de ces textes qui blâment bien souvent la femme. Ces

oeuvres semblent être connues dans toute la société mais principalement destinées à la bourgeoisie.

Cette forme d'expression qui semble la plus véridique puisque la plus directe et la moins romancée pourrait toutefois se révéler totalement erronée. On pourrait envisager que ces histoires soient le fruit de l'imagination, destinées à stimuler des fantasmes, en exagérant abondamment la réalité et en envisageant des situations peu probables dans le seul but d'émouvoir le public. Certains textes semblent en effet trop improbables pour être vrais, et il est difficile de cerner le sens de l'humour des contemporains de l'époque. Peut-être n'étaient-ils que parodies, d'où la nécessité d'une extrême prudence dans le maniement de ces sources.

## II] Sociologie de la sexualité au XII<sup>e</sup> siècle

Notre analyse s'attardera sur les principaux débats de société de l'époque.

### *Une société divisée en classes*

Les paramètres sociaux jouent un rôle important dans la sexualité au moyen-âge. Les théologiens ne distinguent que deux catégories : les clercs et les laïcs, tous égaux entre eux à l'égard du mariage. L'Eglise cherche à dresser une barrière sexuelle infranchissable entre ces deux groupes, en étendant notamment le voeu de chasteté du clergé régulier au clergé séculier. Cette obligation de célibat est nécessaire pour protéger la noblesse ultime de cette classe des tentations de la chair. Toutefois, ce point est sujet à débat au coeur même de l'Eglise, puisque ces restrictions s'opposent aux doctrines de l'amour enseignées aux clercs, et que les clercs sont attachés à leur sexualité (ils disputent aux chevaliers le rôle de l'amant idéal). Ceci est attesté par le corps médical, et de plus décrit dans les fabliaux. D'après ces histoires, il n'est pas rare que le prêtre local viole son voeu de célibat, qui plus est dans l'adultère, d'où la nécessité d'un mariage salvateur. Ainsi, pour palier à la réforme sur le célibat, il n'était pas rare que les clercs se marient en secret, afin d'assouvir leur appétit sexuel dans un cadre respectable et d'éviter les déviations sexuelles mentionnées précédemment. Cette réforme sera très difficile à mettre en place et reste au XII<sup>e</sup> siècle largement violée.

En pratique, les distinctions entre classe sociales laïques sont cependant très fortes. Ainsi, les romans vernaculaires ne font que peu mention des non-nobles, qui sont systématiquement dévalorisés et exclus des intrigues amoureuses. Tous les niveaux de l'aristocratie sont représentés, contrairement aux fabliaux qui négligent ces nuances.

Les mésalliances sont au coeur des intrigues amoureuses. Elles sont poussées à l'extrême dans les textes de Jean Renart, où l'amour s'oppose aux frontières sociales, mais finit par triompher. Dans la réalité, les barrières entre les classes sont très fortes, surtout dans la noblesse, et ne peuvent être outrepassées qu'exceptionnellement. Elles sont omniprésentes, même dans la débauche entourant les fabliaux. Toutefois, ces textes décrivent les mésalliances comme fréquentes dans les classes inférieures à la haute noblesse. On échange une femme de rang plus haut contre de l'argent (ce qui résulte souvent en une situation adultère et soulève la question du consentement nécessaire au mariage), mais un homme ne se compromet que par amour, ce qui constitue une première différence entre les sexes.

On observe ainsi que dans un domaine aussi intime que la sexualité, si proche de la nature humaine et commune à tous les hommes, les distinctions sociales sont profondément ancrées. L'universalité de la sexualité peinte par les fabliaux ne légitime pas les mésalliances qui restent toujours problématiques.

## ***Une institution du mariage difficile à mettre en place***

Le XII<sup>e</sup> siècle est le terrain d'une grande lutte pour le contrôle des mœurs. Par une stricte régulation, l'Eglise a en effet tenté de contenir la sexualité à l'intérieur du mariage. Le seul cadre décent pour la copulation est selon les écritures ce sacrement symbolisant l'union du Christ et de son Eglise.

Les ecclésiastiques ont donc pour objectif de créer une institution du mariage chrétien. Il est hétérosexuel (l'homosexualité étant vivement rejetée par l'intégralité de la société), monogamme et indissoluble. Il repose sur le libre consentement des deux époux et a pour but la procréation, ce qui résultera par une dévalorisation de toute sexualité extravaginale. Il ne peut être rompu qu'en cas de violences, d'impuissance, ou d'erreur sur la personne. Il est interdit entre personnes déjà mariées et personnes consanguines (jusqu'au 7<sup>e</sup> degré). Pour renforcer leur mainmise sur ce sacrement, ils imposent comme lieu le parvis de l'Eglise.

Si elle soutient la monogamie qui permet un lignage pur, l'aristocratie française emmet de profondes réserves vis à vis de ces restrictions. La succession des biens par la famille primait pour les nobles, remettant en cause le consentement des époux : le choix des partenaires restait prérogative des hommes de la famille (les vassaux ont même parfois leur mot à dire). Toutefois, les épouses sont données à leur mari par leur père. D'autre part, le désir de conserver les biens dans la famille et les stratégies de lignage s'opposaient à la restriction trop importante de l'Eglise à propos de la consanguinité. Cette même restriction permettait en outre de garder la possibilité de divorcer en épousant une personne à la filiation incertaine, ce qui était formellement interdit par l'Eglise. Ces régulations empêchent donc la plupart des mariages. Elles seront restreintes en 1215 par le pape Innocent III.

L'adultère, puni de mort dans les écritures, n'appelle plus comme peine que la castration de l'amant. Son interdiction s'oppose violemment au discours d'Ovide et aux propos de certains nobles qui soutiennent que l'amour ne peut exister dans le cadre du mariage qui étouffe toute passion.

Le lien entre amour et mariage est en effet ténu, et s'il est discrédité par certains, il est revalorisé dans les romans de Jean Renart dont le protecteur s'était épris de la femme qu'il avait épousé tout jeune, situation qui n'en reste pas moins reconnu comme rare. En général, l'adultère est présenté de façon laudative, en particulier dans les romans. Il est à noter qu'ils décrivent indifféremment des hommes et des femmes adultères. Toutefois, les fabliaux témoignent d'une sexualité maritale robuste chez les paysans et bourgeois. Cependant, la place accordée aux relations extraconjugales n'en est pas moins grande, en particulier dans les couples de bourgeois où le mari s'absente longuement pour affaires.

## ***Une acalmie féministe***

Les discours féminins étudiés ne se montrent finalement pas très différents de ceux

des hommes. Il faut signaler qu'au XII<sup>e</sup> siècle, l'asymétrie entre les deux sexes datant de l'antiquité et soutenue par les premiers chrétiens présente une acalmie. La femme est reconnue comme l'égale de l'homme dans la conception et a droit au plaisir, idée soutenue même par les théologiens de l'époque. Ceci est accentué par le fait que le mariage chrétien requiert le consentement libres des deux époux. Cependant, cette situation ne sera qu'éphémère, et les hommes gardent de toute façon une position dominante dans les autres domaines (choix des épouses...). les hommes gardent leur statut social après l'alliance tandis que les femmes adoptent celui de leur mari. Ici s'opère une des principales distinction entre les deux sexes : les hommes semblent avoir le choix de leur partenaire, tandis que les femmes peuvent se voir contraintes de subir les contraintes imposées par la société, malgré la protection théorique de l'Eglise.